

Henri BÈZES, Robert FUSTEC et Jacques LAFFONT

HENRI SOHIER

(1905-1962)

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120, PARIS (VI^e)

Extrait de *La Presse Médicale*
(70^e Année, N^o 44, 20 Octobre 1962, p. 2085.)

Henri SOHIER

(1905-1962)

Le lundi 7 Mai 1962, à Dakar, Henri SOHIER était terrassé au chevet d'un de ses malades; il devait décéder à l'aube du surlendemain, après avoir donné à tout son entourage une leçon d'abnégation et de dignité. Sa mort prématurée ne devait pas manquer de bouleverser toute la ville de Dakar (ses Autorités gouvernementales, son Corps médical, sa Faculté de Médecine) et de retentir sur l'ensemble du Service de Santé d'Outre-Mer dont Henri SOHIER fut, avant d'appartenir à l'Université, un des plus illustres représentants.

Né en 1905 dans une famille d'officiers, H.-M.-L. SOHIER fut admis en 1925 à l'Ecole du Service de Santé Militaire de Lyon (section coloniale) et effectua ses études médicales dans la Faculté de cette ville. Externe des Hospices civils en 1927, il soutint sa thèse en 1930 avant de gagner la terre africaine sur laquelle devait se dérouler toute sa carrière outre-mer.

Elle commença au Togo où, en 1932, il fut chirurgien de l'Hôpital principal de Lomé. Revenu en France, à Marseille, à l'Ecole du Pharo, il gravit en l'espace de deux ans tous les échelons de la hiérarchie hospitalière de ce qui était alors le « Corps de Santé Colonial » : successivement assistant de Chirurgie en 1934, chirurgien des Hôpitaux, puis agrégé de Chirurgie en 1936. Il n'avait que 31 ans... C'est dire qu'il devançait

déjà tous ses condisciples. Elève de Botreau-Roussel, de Huard, de Montagné, d'Assali, de Roques, il était en même temps leur jeune et brillant compagnon.

Son deuxième séjour outre-mer l'amena à Madagascar où il fut, de 1939 à 1946, chirurgien-chef de l'Hôpital colonial de Tananarive, en même temps qu'il enseignait l'Anatomie et la Pathologie chirurgicale à l'Ecole africaine de Médecine.

A son retour en France, il fut nommé professeur titulaire de la Chaire de Clinique chirurgicale à l'Ecole d'Application du Service de Santé des Troupes d'Outre-Mer, et chirurgien-chef de l'Hôpital militaire Michel-Lévy. Il devait, pendant quatre ans (1947-1950), former plusieurs promotions de jeunes médecins-lieutenants, tandis qu'il préparait leurs aînés aux différents concours hospitaliers ; de ce fait, ses élèves sont aujourd'hui répandus aux quatre coins du globe, du Viet-nam à Madagascar, des Antilles aux Iles du Pacifique, d'un bout à l'autre de l'Afrique noire ; ils se réclament, tous, de son lumineux enseignement.

Son troisième séjour outre-mer devait l'amener à Dakar où il se fixa définitivement. Il y fut d'abord chirurgien-chef de l'Hôpital principal (1950-1954), en même temps que directeur de l'Ecole africaine de Médecine (1950-1953) ; il eut l'honneur, en tant que médecin-colonel, d'être le dernier directeur de cette admirable Ecole d'où sont sorties ces promotions de « Médecins africains » qui, aujourd'hui encore, constituent l'armature médicale de l'Afrique noire de langue française. A partir de 1951, se substitua progressivement à l'enseignement donné par les médecins militaires dans le cadre de l'Ecole africaine de Médecine, un enseignement donné par les

universitaires, d'abord dans le cadre de l'Institut des Hautes Etudes, puis dans celui de l'Université. Henri SOHIER fit partie des pionniers qui, avec le doyen M. PAYER, sur la pointe de Fann, face à l'océan, firent construire dès 1952-1953, les premiers bâtiments de l'Ecole préparatoire de Médecine et de Pharmacie, aujourd'hui devenue la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Dakar. Dès l'ouverture de cette nouvelle Ecole, il y fut chargé d'enseigner l'Anatomie; il le faisait avec foi, avec passion. Aussi était-il aimé de ses étudiants qui admiraient la clarté de son enseignement, la simplicité de ses schémas, l'esthétique de ses coupes... et la peine qu'il se donnait pour eux.

En 1955, abandonnant délibérément une carrière militaire qui ne pouvait pourtant que le conduire aux grades les plus élevés, Henri SOHIER choisit l'Université; il « prit sa retraite » (curieux euphémisme pour ceux qui ont connu son activité), et devint professeur titulaire de la Chaire d'Anatomie. N'ayant malheureusement plus de Service hospitalier — ce qui fut, pour lui, une très grosse privation, et pour ceux qui auraient pu être ses élèves, une très grande perte — il se consacra, en dehors des heures passées dans son pavillon d'Anatomie, à la pratique privée avec le bonheur que tout Dakar savait. Quand on a vu la foule qui se pressait à ses obsèques, quand on a perçu l'émotion qui, ce jour-là, étreignait tous les cœurs, on peut affirmer qu'il était bien devenu — malgré l'absence de Service d'hôpital — le chirurgien de la Cité. Le Gouvernement du Sénégal, en la personne de M. le Ministre de l'Education nationale, vint honorer son cercueil de l'Ordre national de la République sénégalaise. Cette distinction venait s'ajouter à bien d'autres, témoins des éminents services rendus

tout au long de sa vie par le professeur H.-M.-L. SOHIER.

Enseigneur, praticien, H.-M.-L. SOHIER laisse derrière lui une très importante œuvre écrite : 270 publications s'échelonnent entre sa thèse de Doctorat et sa dernière communication au Congrès de l'Association des Anatomistes à Toulouse en Avril dernier. Ses travaux n'ont pas à être analysés ici; ils touchent à des branches aussi diverses que l'Orthopédie et l'Urologie, la Chirurgie tropicale et la Chirurgie de guerre, la Gynécologie et l'Anatomie.

Dans l'esprit des chirurgiens de culture française, le nom de H.-M.-L. SOHIER restera intimement lié : à la technique de la désarticulation inter-ilio-abdominale qu'il décrivit en 1937 avec son Maître ASSALI; à l'utilisation des prothèses « acrylic » dans les amputations du membre inférieur, dans les astragalectomies, et dans les arthrodèses-arthrorises du cou-de-pied; au traitement des abcès du foie par aspiration discontinue et injection médicamenteuse *in situ*; enfin, à la découverte de l'articulation du coude par une voie large, postérieure, paratricipitale sous-olécranienne.

Dans l'esprit des anatomistes, son nom restera attaché : à la morphologie et à la segmentation artérielle du rein; à la ramescence des artères axillaire, fémorale et hépatique, ainsi qu'à la description du tibia, de l'astragale et du calcaneum de l'Africain.

La renommée de ses travaux lui avait ouvert les portes de nombreuses Sociétés savantes, entre autres la Société de Chirurgie de Marseille, la Société française d'Orthopédie et de Traumatologie, la Société d'Anthropologie, la Société Anatomique de Paris, l'Association française de Chirurgie, le Collège international des Chirurgiens

et surtout, l'Académie de Chirurgie dont il était, depuis 1952, Associé national.

Si la grandeur d'un homme se mesure au vide qu'il laisse après sa mort, on peut affirmer qu'Henri SOHIER fut un très grand, car immense est le vide qui résulte de sa disparition. Son exemple et son souvenir resteront bien vivants dans le cœur de tous ceux qui l'ont approché; une plaque, apposée dans l'amphithéâtre d'Anatomie de la Faculté de Médecine de Dakar, perpétuera désormais sa mémoire aux yeux des nouvelles générations.

Que tous ses proches — sa vieille mère, sa veuve, sa fille, son gendre médecin à Hyères, et tout particulièrement son frère aîné Roger SOHIER, l'éminent professeur d'Hygiène de la Faculté de Médecine de Lyon — trouvent ici les sincères condoléances que leur adressent du monde entier les innombrables élèves du grand chirurgien, du remarquable enseigneur et du parfait honnête homme que fut, sa vie durant, Henri-Marie-Léon SOHIER.

HENRI BÈZES,
ROBERT FUSTEC et JACQUES LAFFONT.